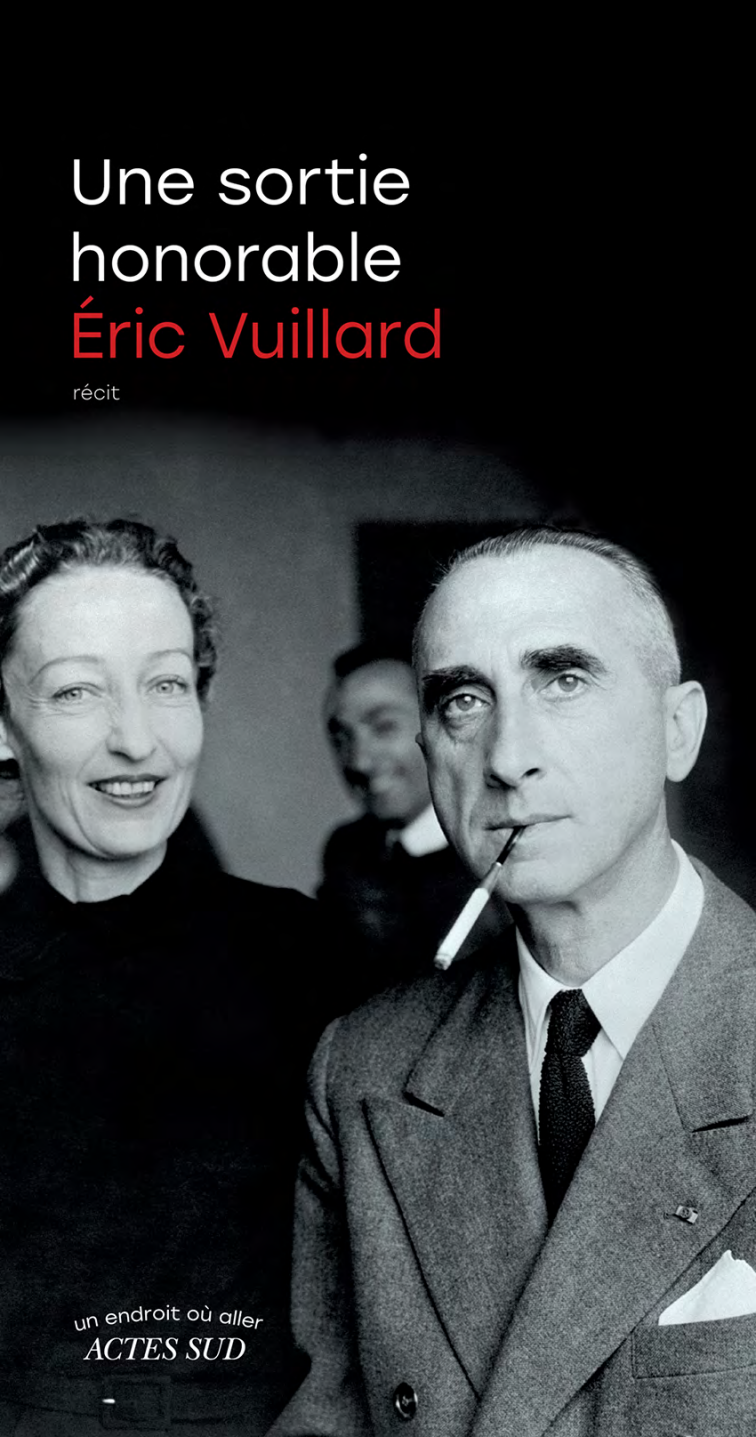
Une sortie honorable

Éric Vuillard

récit



un endroit où aller
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LE CHASSEUR, Michalon, 1999.
BOIS VERT, Léo Scheer, 2002.
TOHU, Léo Scheer, 2005.
CONQUISTADORS, Léo Scheer, 2009 ; Babel n° 1330.
LA BATAILLE D'OCCIDENT, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1235.
CONGO, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1262.
TRISTESSE DE LA TERRE, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1402.
14 JUILLET, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1559.
L'ORDRE DU JOUR, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1763.
LA GUERRE DES PAUVRES, Actes Sud, 2019.

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
soixante exemplaires sur vergé de Rives, signés par l'auteur,
accompagnés d'une xylographie originale signée de Denis Monfleur,
numérotés de 1 à 60, réservés à la librairie
Pierre Bravo Gala, à Paris.

Photographie de couverture :
Jacqueline et Christian de La Croix de Castries,
11 septembre 1954
© Bettmann / Contributeur / Getty Images

© ACTES SUD, 2022
ISBN 978-2-7427-15968-9

ÉRIC VUILLARD

Une sortie honorable

RÉCIT

un endroit où aller

ACTES SUD

à Stéphane Tiné †

ANNEXE TRÈS CONFIDENTIELLE À UN RAPPORT DE L'INSPECTION DU TRAVAIL

"Il faut voyager", écrivait Montaigne. "Cela rend modeste", ajoutait Flaubert. "On voyage pour changer, non de lieu, mais d'idées", renchérissait Taine. Et si c'était tout le contraire. Dans un guide de voyage sur l'Indochine de 1923, après une page de publicité pour la maison Ridet & Cie, armurier au centre de Hanoi, fournissant "armes et munitions de chasse et de guerre, tous accessoires pour chasseurs et touristes, pistolets automatiques ou carabines", avant même que ne soit évoquée "la partie la plus pittoresque du Haut-Tonkin où se trouvent quantité de curiosités naturelles", on tombe sur un petit lexique, manuel de conversation à l'usage des vacanciers, dont voici en français les premiers rudiments : "va chercher un pousse, va vite, va doucement, tourne à droite, tourne à gauche, retourne en arrière,

relève la capote, baisse la capote, attends-moi là un moment, conduis-moi à la banque, chez le bijoutier, au café, au commissariat, à la concession". C'était là le vocabulaire de base du touriste français en Indochine.

Le 25 juin 1928, à l'aube, trois austères silhouettes quittaient Saigon pour un petit voyage. Un filet de brume flottait sur les bâtiments. La voiture roulait à vive allure. La capote avait beau être relevée, il faisait frais, et le voyageur qui se tenait à l'avant s'enveloppa rapidement dans un plaid. Mais en réalité, Tholance, Delamarre et leur secrétaire n'étaient pas tout à fait des voyageurs ordinaires, ils formaient l'embryon d'une nouvelle administration coloniale, ils étaient les tout premiers inspecteurs du travail nommés en Indochine française. Des suspicions de mauvais traitements sur une plantation Michelin ayant fait grand bruit, suite à une émeute des travailleurs, on leur avait donné pour tâche de contrôler le respect des minces ordonnances faisant office de Code du travail, censées protéger le coolie vietnamien. Bientôt, la voiture laissa les faubourgs de la ville pour des alignements de paillotes. Le paysage était si beau, d'un

vert presque agressif, la rivière débordait de son lit, et derrière une étroite bande de terre, on devinait une multitude de petites parcelles miroitantes d'eau.

Enfin, le chemin s'enfonça dans la forêt, et les voyageurs éprouvèrent, en même temps qu'une sorte d'enchantement, une indicible angoisse. Des deux côtés de la route, c'était un défilé immobile et implacablement répété. On s'enfonçait dans une forêt immense. Mais ce n'était pas une forêt comme les autres, ce n'était ni une forêt tropicale, broussailleuse ou sauvage, ni l'épaisse forêt des songes, la forêt obscure où les enfants se perdent ; c'était une forêt plus étrange encore, plus sauvage peut-être, plus obscure. À son entrée, le voyageur frissonne. Il semble que dans cette forêt, par un curieux sortilège, tous les arbres poussent exactement à la même distance les uns des autres. Un arbre, puis un autre arbre, toujours le même, et un autre, et encore un autre, comme si la forêt n'était composée que d'un seul et unique spécimen se multipliant à l'infini.

La nuit, aux heures froides, des hommes marchent régulièrement d'arbre en arbre. Ils tiennent un petit couteau. En

cinq secondes, ils font quelques pauvres pas, se baissent, se relèvent, et laissent une entaille dans l'écorce de l'arbre. Cela leur prend au maximum quinze secondes, et ainsi, environ toutes les vingt secondes, l'homme atteint un autre arbre, et sur la rangée voisine un autre homme le suit, et sur des centaines et des centaines de mètres, des centaines d'hommes, pieds nus, vêtus de toile, avancent, une lanterne à la main, le couteau dans l'autre, et entaillent l'écorce. Commence alors un lent goutte-à-goutte. On dirait du lait. Mais ce n'est pas du lait, c'est du latex. Et chaque nuit, chaque homme saigne environ mille huit cents arbres, mille huit cents fois l'homme dépose son couteau sur l'écorce, mille huit cents fois il trace son encoche, découpant une fine lamelle sur à peu près deux millimètres d'épaisseur, mille huit cents fois il doit faire attention de ne pas toucher le cœur du bois. Et cependant que nos inspecteurs du travail traversent en voiture l'interminable plantation, cependant qu'ils admirent la rationalité à l'œuvre, comment Taylor et Michelin sont parvenus à conjurer "la flânerie naturelle" de l'ouvrier annamite par une organisation rationnelle du travail,

cependant que les inspecteurs admirent à quel point cette forêt, l'organisation impitoyable de cette forêt, représente une lutte inouïe contre le temps perdu, le regard attiré par l'immensité glacée de l'œuvre, ils éprouvent une sorte d'effroi.

Même le système le mieux ordonné comporte des ratés. Et à neuf heures du matin, environ vingt kilomètres avant leur arrivée au bureau de la plantation, Émile Delamarre, inspecteur du travail, aperçut trois jeunes Tonkinois au bord de la route. Il eut le malheur de se pencher, et il vit qu'ils étaient liés ensemble par un fil de fer. Cela dut lui paraître bizarre, incongru, ces trois hommes pieds nus attachés ensemble, il ordonna aussitôt au chauffeur de s'arrêter.

Les trois hommes étaient sales, vêtus de haillons, ils allaient sous l'escorte d'un contremaître. Delamarre descendit un peu groggy de voiture, trébucha dans la boue, et avança péniblement jusqu'aux prisonniers. Une fois parvenu à leur hauteur, il regarda un instant le contremaître qui, face au costume coûteux de Delamarre, se découvrit. Il faisait déjà chaud et moite. Delamarre constata que les prisonniers étaient couverts

de gale. D'un coup d'œil, il vit que le fil de fer leur blessait méchamment les poignets, et il décida de les interroger directement, en vietnamien. Après un échange de paroles banales et quelques hésitations, l'un d'entre eux lui raconta s'être évadé. C'était ce qu'on appelait *un déserteur*, il avait quitté la plantation dans la nuit, mais il venait d'être repris. Delamarre dut trouver le traitement un peu disproportionné, mais ce n'était pas tout à fait de son ressort. Il se contenta donc d'une remarque un peu sèche au contremaître, puis il recula, essuya ses semelles sur le bas-côté et remonta en voiture, "À la plantation" lança-t-il.

Pendant le reste du trajet, il essaya d'oublier cette scène pénible, et, Dieu merci, à leur arrivée à la plantation, ils furent chaleureusement accueillis. Après un premier aperçu des installations, on les présenta au directeur des établissements Michelin en Cochinchine, M. Alpha, accompagné du responsable de la plantation, M. Triaire, et de quelques employés européens. Ils commencèrent tous ensemble la visite : habitations des coolies, jardinets, douches, infirmerie, magasins de vivres, château

d'eau. Les inspecteurs firent, admiratifs, le tour de ces équipements neufs. On ressortit des bâtiments, et Delamarre, profitant d'un moment où il cheminait seul avec le directeur, l'interrogea sur une barre de justice qu'il avait remarquée au début de leur visite à côté des habitations. M. Alpha parut désagréablement surpris, il se retourna vers son adjoint, M. Triaire, et, d'un ton vif, lui demanda des éclaircissements.

"J'ai organisé ce poste pour y garder les déserteurs, déclara Triaire, un peu gêné. On ne les garde pas plus d'une nuit, et entravés d'un seul pied !

— Y a-t-il d'autres barres de justice sur la plantation ? demanda encore Delamarre.

— Il n'en existe pas." répondit Triaire, catégorique.

La visite continua. À présent, c'étaient les cuisines. On leur avait organisé un tour complet des lieux. Triaire vantait l'agencement moderne, la propreté, quand soudain, passant devant une porte close, Delamarre demanda ce qui se trouvait derrière. On lui répondit par un haussement d'épaules, c'était sans doute un débarras, on n'avait

pas les clés. Comme Delamarre insiste pour entrer, Triaire court les chercher. Enfin, le surveillant revient avec lui à bout de souffle et ouvre la porte. La salle est vide, mais dans le fond se trouve une barre de justice percée de neuf trous.

Le directeur se tourne vivement vers Triaire et exige des explications. Triaire bredouille, le directeur hausse le ton. Mais comme lorsqu'au théâtre une petite comédie se déroule au premier plan, qu'une scène en second plan vient manifestement démentir, des gémissements se font soudain entendre dans une pièce voisine. Et là encore, la porte est fermée, il faut aller chercher les clés. Alors, usant de son autorité, l'inspecteur du travail ordonne fébrilement qu'on défonce la porte. Et voici qu'aussitôt elle s'ouvre, on avait trouvé miraculeusement les clés, quel étourdi ce Triaire ! Mais au lieu de dédramatiser, cette étrange étourderie ajoute à une peur diffuse qui, depuis quelques minutes, gagne les inspecteurs du travail. Et au moment où la porte s'ouvre, ils le sentent bien à présent, tandis que les gémissements redoublent, ils sont en train de pénétrer dans un autre monde.

Un homme gît sur le dos, à bout de forces, épuisé, les deux pieds entravés, à demi nu. L'homme se tortille au sol, tentant désespérément de se couvrir les parties génitales avec un vieux chiffon sale qu'il plaque comme il peut contre lui. Alors, tandis que le petit cortège est totalement assommé par ce qu'il vient de découvrir, Triaire se précipite, et, arrachant le chiffon que le pauvre homme appliquait en tremblant sur son corps décharné, hurle : "Pourvu qu'il ne se soit pas mutilé !" La remarque est incongrue, à tel point que l'inspecteur du travail mit un instant à en saisir le sens. Triaire voulait-il laisser croire que l'homme avait été attaché ainsi *pour son bien* ?

Le coolie était à présent presque nu, offert au regard de tous. C'était une scène d'épouvante. On le libéra comme on put de ses entraves, on le releva et les gardiens examinèrent brutalement les moindres recoins de son corps, comme si l'homme avait tenté de se suicider ou qu'il dissimulât quelque chose. La pièce était mal éclairée, sordide. L'homme était affreusement maigre. Il tenait à peine debout. Il avait peur.

Le directeur rudoya Triaire, "Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire !" criait-il, "Je l'ignore monsieur", répétait Triaire, hurlant à son tour contre un surveillant afin qu'il ramène sur-le-champ l'infirmier. Il fallut patienter. L'attente parut interminable. Le Vietnamien était squelettique, moribond, forcé de se tenir debout au milieu des directeurs et de deux inconnus dont il ne parlait pas la langue. Il titubait, les Français se taisaient. De temps à autre, une goutte tombait lourdement sur les tôles. Un courant d'air frais traversait la pièce. Et Triaire répétait pour lui-même : "Je ne comprends pas."

Enfin, l'infirmier arriva. Il s'imagina peut-être rassurer les inspecteurs en déclarant : "C'est un dysentérique que je soigne." Mais cette déclaration surprenante ne fit qu'alourdir l'atmosphère. Delamarre pensa : "Et c'est ainsi que vous le soignez, en l'attachant à une poutre, à demi nu !" Il ordonna d'une voix froide : "Qu'on déshabille complètement cet homme !" Triaire fit un signe en direction des deux surveillants, le coolie eut un mouvement de crainte, mais il était trop faible pour faire le moindre pas. On lui ôta sa veste. L'homme était à présent totalement nu, comme nous le serons un

jour face à nos juges. Il se tenait tête baissée, il avait l'air d'un mort. L'inspecteur Delamarre s'approcha de lui lentement, très lentement, il tourna autour de l'homme. Il fit un geste pour inviter son collègue à venir : "Je vous demande de constater que cet homme porte sur le dos six coups de rotin bien marqués."

Le lendemain, Delamarre se rendit à l'autre plantation Michelin où plusieurs suicides par pendaison avaient été signalés récemment. L'entreprise Michelin s'interrogeait sur "les motifs de cette *épidémie de suicides*", selon l'expression du rapport de l'Inspection du travail. D'après la liste qu'on lui communiqua, les suicides s'étaient produits à une cadence effarante. Pham-thi-Nhi, pendu le 19 mai ; Pham-van-Ap, pendu le 21 mai ; Ta-dinh-Tri, pendu le même jour ; Lê-ba-Hanh, pendu le 24 ; Dô-thê-Tuât, pendu le 10 juin ; Nguyên-Sang, pendu le 13 juin ; Tran-Cuc, pendu le matin même. En tout, sept suicides en un mois. Et durant sa tournée, l'inspecteur découvre sur les coolies de profondes traces de coups, et tandis qu'il les interroge, se succèdent des récits d'humiliation et de terreur, et malgré les dénégations, Delamarre

finit par trouver toute une provision de rotins dans un débarras, et comme d'habitude, le directeur de la plantation ne savait rien, et comme d'habitude, il paraît très ému, déclare que s'il n'avait pas été sans avoir eu connaissance de certains excès, et s'il avait sévi aussitôt en faisant déplacer un jeune assistant trop zélé, il n'aurait jamais pu imaginer de tels débordements, et comme d'habitude, le directeur exprime son profond regret, et comme d'habitude, les sévices sont présentés sur le registre de l'exception, de la bavure, la cruauté d'un surveillant, le sadisme d'un subalterne. L'inspecteur fit scrupuleusement son rapport, l'administration formula quelques recommandations. Elles ne furent suivies d'aucune réforme ni d'aucune condamnation. Cette année-là, l'entreprise Michelin fit un bénéfice record de quatre-vingt-treize millions de francs.

Quelques années plus tôt, André Michelin avait fait la connaissance de Frederick W. Taylor à l'occasion d'un déjeuner organisé en son honneur chez Prunier, à Paris. Au dessert, Taylor qui, d'après le compte rendu qu'en fit Michelin, était "la modestie